

Articoli/6

Autour du cri politique. Fragments d'une généalogie*

Francesco Gregorio

Articolo sottoposto a doppia *blind review*. Inviato il 15/09/2018. Accettato il 16/04/2019.

This paper tries to build the territory of a problem: how can we do a theory of the political scream? Its starting point questions the possibility of a theory which avoids the reduction of the scream to a scientific treatment and to a poetic mimetism. The way out of this dead-end is a paradoxical and utopic figure named «screaming without screaming while screaming». This figure is unfolded by a small genealogy of the exclusion of the political scream: the tragic scream, the neutralized scream, the dominated scream and the therapitized scream. The conclusion points towards an anarchistic strategy in order to unfreeze the political scream. We don't know what a political scream can do, and we need the political scream in order to recover our political words and worlds.

Dès qu'il y a exclamation, il peut y avoir langage, mais pas avant;
une langue qui n'admettrait pas la
possibilité du cri
n'en serait pas une.¹

Pour Nadia S., à nos cris de joie

1. Crier sans crier tout en criant

Les passions sont de retour parmi les travailleurs de la preuve. Les savants s'en emparent, les captent dans les filets de leurs savoirs. Ils tentent d'en fixer la foncière instabilité sémantique qui semble aussi récalcitrante et polymorphe que les émotions elles-mêmes. Poussés par leur passion scientifique (dans le meilleur des cas), les savants réactivent diverses strates de l'idéologie de la mémoire intellectuelle. Ils raniment la prétention outreucidante à faire parler les émotions

* Des fragments de ce texte ont fait l'objet d'une conférence performance dans le cadre du festival d'art sonore *Screamscape* qui s'est tenu au Fri Art de Fribourg (Suisse) en juin 2015. Je remercie l'organisateur Thibault Walter de m'avoir donné cette belle occasion.

¹D. Heller-Roazen, *Echolalies. Essai sur l'oubli des langues*, Paris 1982 p. 20. Je souligne.

et à parler en leur nom – tout en faisant taire le sujet de l'émotion. Il y tout d'abord le motif de la séparation, d'ascendance platonicienne. En séparant le corps du monde, ou l'âme du corps, ou encore l'âme du monde, il s'agit d'établir l'isolat de l'émotion. L'objectif est toujours de garantir l'accès à un élu qui accèdera à l'universel et prendra, par exemple, le nom de nature, de culture, d'authenticité, ou de vérité.

Dans les laboratoires, les savants construisent le plus souvent une vision de l'émotion comme la vérité d'un *pragma* interne, réactif, biologique universel et naturel. Ils monopolisent le catalogue des questions stratégiques et légitimes adressables. Ce faisant ils produisent un savoir positif indéniable. Mais le défaut de cette vision est d'être envahissante. Elle mobilise la panoplie du style de la grande rationalité. Elle s'installe et installe une vision du savoir qui exclut d'autres versions – celles par exemple que propose l'ethnopsychologie des émotions¹. Dans les termes de Vinciane Despret:

La conversion opérée par le laboratoire n'est ni fausse, ni inauthentique, elle est bien la construction d'un possible de l'émotion; mais, parce qu'elle a besoin de faire rimer 'laboratoire' et dispositif neutre, cette vision peut difficilement être cultivée, intégrée dans les autres versions².

L'ordre des discours produits dans les laboratoires ou dans les bibliothèques et qui circulent dans le *emotional turn* est aussi un pouvoir de nomination et de classification. Un pouvoir qui assigne les sujets-de-la-science à une conformation, que ces derniers réverbèrent à leur tour sur la communauté scientifique³. Pour déjouer cet inévitable impérialisme, on peut penser à la parodie de Georges Perec *Cantatrix Sopranica L.*⁴ On y lit, avec la joie émancipatrice que produit l'effet parodique, la mise en science d'un lancer de tomates sur une cantatrice qui se met à crier, avec force tableaux, graphes, schémas et l'ensemble des stratégies mises en oeuvre par la communication scientifique.

Mais le pouvoir n'a pas envie de rire. Il n'aime pas le souffle critique de la parodie. Toujours aussi réactif, le capitalisme émotionnel a fait des émotions un gisement de profits et de contrôle biopolitique⁵. La rhétorique de la communication et la propagande politique mettent en scène les émotions,

¹ M.Z. Rosaldo, *Knowledge and Passion: Ilongot Notions of Self and Social Life*, Cambridge 1980.

² V. Despret, *Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie des émotions*, Paris 2001, p. 37, p. 96. Despret oppose la notion de 'vision' qui relève d'une grammaire moniste du savoir, à la notion pragmatiste (William James) de 'version', qui relève d'une grammaire pluraliste du savoir, permettant de rendre compte d'une coexistence multiple des savoirs. On passe alors d'une vision du monde à des versions des mondes.

³ I. Hacking, *Rewriting the Soul*, Princeton 1995, p. 21 sq.

⁴ G. Perec, *Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques*, Paris 1991, pp. 11-33. Sur la parodie comme technique de communication subversive, voir Autonome a.f.r.i.k.a.-groupe, L. Blissett, S. Brussels, *Manuel de communication guérilla*, traduction O. Cyran, Paris 2011, p. 81.

⁵ La notion de 'capitalisme émotionnel' a été proposée par Arlie R. Hochschild. Voir A.R. Hochschild, *Le prix des sentiments. Au coeur du travail émotionnel* (1983), traduction S. Fournet-Fayas, C. Thomé, Paris 2012. P. Molinier et S. Laugier, *Capitalismes émotionnels*, «Multitudes», 2013, 1, n. 52, pp. 159-162.

surtout les larmes et la peur. L'objectif est une fabrication du consentement pour atteindre une dépolitisation tous azimuts et anesthésier les yeux, la bouche et les oreilles.⁶

Et le cri? Se laisse-t-il arraisonner lui aussi? Et parmi l'univers des cris, qu'en est-il du cri politique? Réfléchir sur le cri politique m'oblige à une démarche indirecte, oblique. Il y a une incommensurabilité entre l'infini continent des cris et la pratique de la théorie. D'emblée deux écueils se présentent. Le premier est celui de la pratique scientifique qui sépare et isole le cri pour le traiter. La psychologie des émotions, par exemple, déploie le texte des cris et dessine une cartographie qui distribue des régions: affects, passions, émotions. Le cri est mis à distance, individualisé, extrait de son écologie propre, celle de la vie ordinaire. Le second écueil est celui d'un mimétisme impossible. Tu ne peux pas écrire le cri. Tout au plus, tu peux t'en approcher en le traduisant dans une stylistique ou une poétique. Ce serait là un défi pour la pratique de la littérature⁷.

Tout preneur de son sait que l'enregistrement d'un cri affronte la question de l'énergie sonore: placé trop près du cri, le micro écrase le son du cri; placé trop loin, il l'aplatit dans son environnement. *Mutatis mutandis*, la difficulté de la prise de son se retrouve dans la prise de sens. Entre une distance et une immersion, une voie possible (utopique) se dessine, celle d'une ambivalence paradoxale: crier sans crier tout en criant, malgré tout. Une formule qui nomme à la fois mon embarras et mon désir de théorie.

Je sais bien que le mot 'cri' ne crie pas. C'est là son scandale. Mais je ne veux pas oublier que mes mots sont exilés de ce qu'ils traitent. Il y va d'une éthique de la théorie, ou encore d'une éthique du sujet philosophant qui affronte les paradoxes de l'écriture alphabétique⁸. Tout comme le cri politique, l'expérience mystique est un geste transgressif. Dans l'ouverture de son livre *La fable mystique*, Michel de Certeau écrit:

Un manquant fait écrire. Il ne cesse de s'écrire en voyages dans un pays dont tu t'es éloigné. À préciser le lieu de sa production, tu voudrais éviter d'abord à ce récit de

⁶ Cela commence en 1928 avec E. Bernays, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*, traduction O. Bonis, Paris 2007. Cela continue en 1975 avec M. Crozier, S.P. Huntington, J. Watanuki, *The Crisis of Democracy: On the Governability of Democracies*, New York 1975. Pour un point de la situation aujourd'hui, voir A.-C. Robert, *La stratégie de l'émotion*, Montréal 2018. E. Herman, N. Chomsky, *Fabriquer un Consentement. La gestion politique des médias de masse*, traduction D. Arias, Bruxelles 2018. Yves Citton, *Médiarchie*, Paris 2017. M.J. Mondzain, *L'image peut-elle tuer?*, Paris 2015.

⁷ A. Maiolino, *Das Ausrufezeichen. Von sichtbaren und unsichtbaren Imperativen*, in Ch. Abbt, T. Kammasch (éds.), *Punkt, Punkt, Komma, Strich? Geste, Gestalt und Bedeutung philosophischer Zeichensetzung*, Berlin 2009, pp. 27-40. P. Szendy, *À coups de points. La ponctuation comme expérience*, Paris 2013.

⁸ C. Sini, *Etica della scrittura*, Milano 1996, p. 26: «La scrittura alfabetica è un mezzo, o un 'medio', indifferente: l'occhio oltrepassa i segni fonetici, non vi si sofferma e non vi si concentra (non deve farlo, se appunto vuole leggere, 'correntemente'). L'occhio usa la scrittura alfabetica, questo 'mezzo tecnico' esemplare, tenendola a distanza, fuori dal fuoco dell'attenzione. Di qui la particolare 'posizione' del lettore (la 'separatezza discorsiva') e la connessa funzione dell'esser soggetto di questa e per questa pratica».

voyage le 'prestige' (impudique et obscène, dans son cas) d'être pris par un discours accrédité par une présence, autorisé à parler en son nom, en somme supposé savoir ce qu'il en est⁹.

Me voici averti. Il faut tenter de construire le territoire de l'expérience de cet exil. De se laisser affecter par cet exil pour, dans le meilleur des cas, le transformer en une difficulté qui compose un paysage mi empirique et mi spéculatif. Ecrire un texte sur le cri politique est une impossibilité. Le discours rationnel offre l'enveloppe d'un langage et d'une tournure d'esprit qui exile l'expression du cri. Ne restent plus que des cris désarticulés, disloqués dans une explication qui fait taire toute possibilité d'exclamation.

Et pourtant l'analogie de la théorie peut dire tout du monde. Elle peut tout envelopper dans les corolles de grande lumière des idées. Aussi bien, elle peut dire son échec et son embarras, comme l'embarras du très jeune Socrate dans le *Parménide* de Platon, face à la question de la possibilité d'une théorie des cheveux, de la boue et des ongles¹⁰. La question est donc bien celle d'une éthique de la théorie, de la forme et la manière à donner à cette mise en sens. Le procès d'affectivité réflexive qui prend en charge cette question peut se nommer philosophie: «La philosophie est ainsi cette affectivité réflexive qui assume, pour sa part, la destruction de l'homme normal, homme sans affects, *gelé dans la norme* en laquelle il se protège»¹¹.

C'est sous condition de cette affectivité réflexive que je souhaite présenter quelques fragments inscrits dans la formule «crier sans crier tout en criant». Afin de rester au plus près de l'écho affectant du cri tu, dans une tension entre embarras et désir de théorie. J'aimerais rattacher ces fragments à une petite généalogie du cri politique¹². Manière d'interroger notre *hyposensibilité* au cri politique et simultanément manière de rêver un recouvrement possible de notre hypersensibilité¹³.

Je ne suis pas assez bon philosophe pour créer des concepts au sens où Deleuze disait dans son cours sur Leibniz: «Le concept est de l'ordre du cri. C'est quelque chose de très vivant, un mode de vie. La folle création de concepts exprime ce cri à plusieurs niveaux»¹⁴. Pour Deleuze, le concept comme cri est

⁹ M. de Certeau, *La Fable mystique. XVIe-XVIIe siècle*, Paris 1982, p. 9.

¹⁰ Platon, *Parménide*, traduction L. Brisson, Paris 1994, 130c-130d.

¹¹ G. Le Blanc, *Les maladies de l'homme normal*, Paris 2007, p. 132. Je souligne.

¹² Chez Foucault, la pratique archéologique détermine les structures d'exclusion des formes de prétention à la vérité et la pratique généalogique met au jour les traces des discours réprimés. M. Foucault, *Corso del 7 gennaio 1976*, in A. Fontana et P. Pasquino (éds.), *Microfisica del potere: interventi politici*, Torino 1977, pp. 163-177 repris in M. Foucault, *Dits et Ecrits II. 1976-1988*, Paris 2001, pp. 160-174.

¹³ J'entends ici 'manière' au sens technique que lui donne Etienne Souriau, *L'instauration philosophique*, Paris 1939, p. 367: «Exister, c'est toujours exister de quelque manière. Avoir découvert une manière d'exister, une manière spéciale, singulière, neuve et originale d'exister, c'est exister à sa manière». Voir aussi le beau livre de D. Lapoujade sur Souriau, *Les existences moindres*, Paris 2017.

¹⁴ G. Deleuze, *Leibniz*, cours du 15/04/1980, consultable à l'adresse www.webdeleuze.com/textes/48. Pour Gilles Deleuze, les philosophes créent des concepts-cri qui constituent leur

une réponse que le philosophe donne face au labyrinthe chaotique du monde et à l'immensité de la bêtise. Pour ma part, j'aimerais présenter quelques éléments d'une généalogie du cri politique. Je les vois comme des fragments déchirés d'une petite carte qui tentera aussi bien d'en nommer quelques espaces positifs et négatifs (comme on parle d'espaces négatifs dans la technique du dessin). Il n'y aura pas de voyage de retour vers le pays des cris politiques, juste le rêve d'une carte pour un territoire à venir. La carte a pour nom «Crier sans crier tout en criant – malgré tout».

2. Cris d'eau

Il y a des cris dans le monde. Nous les entendons parfois, nous les produisons aussi. Et il y a l'infinie clameur des cris que nous n'entendons pas, que nous ignorons. Une manière de perception hypersensible nous fait défaut¹⁵. Davantage encore, souvent nous écrasons nos cris, nous les étouffons avant même qu'ils aient pu être articulés. Un déluge de sons, de mots et d'images les étouffe. Nous nous mordons la langue, nous serrons les poings sous la table, ou dans une poche de pantalon. Souvent nos yeux se ferment pour ne pas voir que nous avalons notre cri tu. Nous avons bloqué un flux qui voulait nous déborder, un flux sur le point de transgresser un silence ou un flux de parole réglé. La vague s'est écrasée au fond de la gorge.

La parole est une eau articulée, régulée. Elle se déploie dans une province sonore variable mais toujours contrôlée. Dans *L'oreille et le langage*, Alfred Tomatis écrit:

Lorsque vous parlez, le son s'écoule de votre bouche comme le flot qui déborde d'un bassin trop plein. Il inonde tout votre corps sur lequel il s'étale. Chaque onde syllabique se déverse et déferle sur vous d'une manière inconsciente mais certaine. Votre corps sait par toute sa surface en noter la progression, grâce à sa sensibilité cutanée dont le contrôle fonctionne comme un clavier sensible aux pressions acoustiques¹⁶.

Le cri est une transgression de cette eau syllabique et calme. Il est exclu de l'onde contrôlée. L'humain parlant est une masse aquatique fermée, contenue. Une anthropologie se forme, avec ses corollaires d'exclusions. Dès lors, les cris sont réduits et indexés à quelques figures récurrentes: l'enfant, la femme, l'animal, l'archaïque, le sauvage et les masses. Le cri est inscrit et circonscrit par un filtre anthropologique qui le relègue dans une position subalterne. Le cri n'a droit de cité que sous condition d'une figure dominée et culturellement acceptable: la femme, l'enfant, l'animal, le sauvage et la multitude crient, c'est entendu. Mais ils habitent la province défective de l'anthropologie.

chant particulier: «L'athlétisme philosophique, c'est le pouvoir de pousser des cris spécifiquement philosophiques». Voir G. Deleuze, *Cinéma et pensée*, cours n. 67 du 30/10/1984, consultable à l'adresse www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=4.

¹⁵ E. Grossman, *Eloge de l'hypersensible*, Paris 2017.

¹⁶ A. Tomatis, *L'oreille et le langage*, Paris 1978, p. 7.

Ouvrons le dictionnaire de Littré, à l'article 'cri':

Une voix poussée avec effort de manière à être entendue au loin; et par extension, d'abord les voix inarticulées que nous arrache la douleur ou une passion violente, et ensuite *les voix confuses, les sons indistincts d'une multitude qui demande une chose*; enfin, par exagération, les paroles emphatiques d'un orateur ou d'un poète¹⁷.

Voix poussées, voix inarticulées, voix confuses, voix emphatiques. Le cri est une voix en excès, elle déborde la province normée de l'humain, celle de la voix dressée, articulée, cohérente et posée. Toutes ces voix s'inscrivent dans une grammaire anthropologique, dans l'idéologie d'une mémoire culturelle du cri que nous fréquentons comme une évidence. On découvre sans peine un système culturel du cri dont la thèse énoncerait: le cri est un excès qui a sa place s'il est séparé de la voix articulée, et s'il est réduit aux subalternes qui crient par défaut, faute de contrôler le débit de la voix articulée.

L'article du Littré mériterait une longue analyse. Je ne préleve ici qu'un aspect: «les sons indistincts d'une multitude qui demande une chose». L'indétermination de cette formule est remarquable. Apparaît ici la formulation d'un cri politique. Apparition de courte durée, puisqu'elle a aujourd'hui disparu de nos dictionnaires¹⁸. Encore un effet de la grammaire culturelle qui censure la multitude qui demande une chose. Le cri politique est un excès qui vient à manquer. Le sujet du cri et la multitude des sujets criants manquent.

Au sein de la province des eaux sonores normées, le cri politique est une transgression, un passage en force, malgré les normes, d'une frontière fermée. Le cri politique est d'emblée surdéterminé. C'est un agencement de forces intérieures qui nous soulèvent, nous, les autres et le monde. Le cri politique est une eau turbulente, une révolte psychique d'insoumission. Mais c'est bien plus qu'une physique élémentaire de causes et d'effets. Klossowski nous indique que la transgression se récupère et s'augmente elle-même:

La transgression est une récupération incessante du possible même, pour autant que l'état des choses existant a éliminé le possible d'une autre forme d'existence [...] ce que l'acte de transgression récupère, au regard du possible de ce qui n'existe pas, c'est *sa propre possibilité de transgresser ce qui existe*¹⁹.

L'énergie transgressive du cri politique prend des formes exclamatives qui engendrent leur propre puissance de possibilité. Réclamation, Proclamation, Exclamation. Ces formes occupent des espaces, tout particulièrement les places, les rues ou les ronds-points. Elles rassemblent des corps. Masses, Foules, Emeutes. Elles forment des rythmes inouïs. Elles défient les ordres établis, ceux

¹⁷ E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris 1873-1877². Je souligne.

¹⁸ Dans *Le Petit Robert de la langue française*, Paris 2017, le cri politique a disparu. Il n'y a plus de voix confuses de la multitude qui demande une chose. Ne restent que les cris des opprimés qui ne demandent rien, mais se contentent de manifester une opinion.

¹⁹ P. Klossowski, *Sade ou le philosophe scélérat*, «Tel Quel», 1947/28, p. 8, cité in P. Fédida, *Le concept et la violence*, Paris 1977, p. 49, n. 41.

du pouvoir, ceux du savoir, ainsi que leurs (innommées) complicités. Toujours une dialectique de fer apparaît qui s'en empare. Elle tait les cris de mille façons: en leur donnant un sens (fût-il celui de l'irrationalité), en les rengorgeant, en les détournant au nom d'un idéal de divertissement pour dépolitiser la multitude²⁰. Ou encore en les supprimant au nom de leur monstruosité. La multitude qui demande une chose doit être tue. Ce contre geste des pouvoirs est aussi une geste, avec ses mémoires au long cours.

C'est cette grammaire culturelle qui organise une police de la séparation, de la réduction et de l'exclusion que j'aimerais approcher. C'est aussi, somme toute, une expérience de pensée, une petite danse théorique qui aimerait construire le territoire d'une question utopique: qu'en est-il si l'on cherchait à imaginer un cri politique inséparable et irréductible? Peut-on chercher à vasculariser le cri politique hors de l'enclos culturel auquel il est assigné? On fait l'expérience du cri politique, mais sa signification est d'emblée captée par l'idéologie de sa mémoire culturelle. Peut-on libérer le cri politique? Somme toute, la question est celle d'une utopie d'un cri anarchisé, hors des ordres qui l'arrachent et des pouvoirs qui coupe les sujets criants de leur puissance et de leur désir.²¹ À quoi ressemblerait un cri anarchisé, un *anarcri*? Un cri comme expérience pure, à la fois *Erfahrung*, *Experiment* et *Erkenntnis*, expérience éprouvée, expérimentée, formant connaissance?

Pour esquisser une version anarchisée du cri politique, il faut situer les autres versions, majoritaires. En d'autres termes: comment en est-on arrivé là? Cette question pointe moins vers une histoire du cri qui conjuguerait les armes théoriques des études sonores, de l'histoire des émotions ou de la psychologie historique pour nous embarquer dans une navigation empirique. C'est davantage vers quelques fragments d'une généalogie du cri politique que j'aimerais aller, vers un savoir mineur du cri d'eau, au sens où Michel Foucault parlait des généalogies comme des antisciences²². Quatre régions sont lisibles sur les fragments de la carte: le cri tragique, le cri neutralisé, le cri dominé, le cri thérapeutisé. Parcourons-en des yeux le paysage assourdi.

²⁰ C'est le cas de l'industrie culturelle, et exemplairement du capitalisme sportif. Voir Offensive, *Divertir pour dominer. La culture de masse contre les peuples*, Montreuil 2010, pp. 133-188. C. Hamel, S. Maillard, P. Vassort, *Le sport contre la société*, Lormont 2012. Comment traverser la négativité du cri sportif pour aller vers un cri politique? C'était une des questions de Siegfried Kracauer. C'est *a fortiori* une question qui est encore devant nous. S. Kracauer, *Culte de la distraction*, en *L'ornement de la masse*, traduction S. Cornille, Paris 2008, pp. 289-290.

²¹ Je prends 'utopie' au sens proposé par Gérard Raullet de 'simulacre d'un concept' qui désigne sous un mode paradoxal et critique la puissance du négatif présente dans le possible. G. Raullet, *L'utopie est-elle un concept?*, «Lignes», 17, 1992/3, pp. 102-117 (ici p. 108 et 113).

²² M. Foucault, cit., p. 165: «Il ne s'agit pas de faire jouer des savoirs locaux, discontinus, disqualifiés, non légitimés, contre l'instance unitaire qui prétendrait les filtrer, les hiérarchiser, les ordonner au nom d'une connaissance vraie [...] Les généalogies ne sont donc pas des recours positivistes à une forme de science plus attentive ou plus exacte; les généalogies ce sont très exactement des *antisciences* [...] il s'agit de l'insurrection des savoirs...».

3. Cris tragiques

Dans un article de 1966, Maurice Mesnage interprète le cri dans la tragédie grecque d'une manière originale, selon un mode d'écoute inouï. Si en effet la question du monde sonore de la tragédie grecque semble d'emblée faire appel à ses dimensions métriques et prosodiques, ou encore musicologiques, Mesnage décale et le regard et l'oreille²³. Il s'agit pour lui de se placer non pas dans les coulisses du jeu tragique mais en face de lui: manière de travailler la question de l'acoustique des théâtres selon une perspective phonologique de la tragédie grecque que l'on pourrait appeler un matérialisme sonore:

Le Grec entrait dans l'énigme du monde et de l'histoire en guettant les sens de la nature et des cités, en démêlant, dans les chants de deuil et de péans glorieux, le bruit de la colonne d'air, du 'pneuma' qui portait avec lui des significations de mort et de douleur. Voilà notre plan d'analyse: une sorte de Phonologie du Destin. Le Son est devenu porteur de Sens²⁴.

La tragédie grecque met en scène au sein d'un monde sonore cris et mutismes, plaintes et lamentations. Mais voyons d'abord le fond sonore. Mesnage tente de nous faire entendre l'eau sonore du tragique, dans un geste antiscientifique: sortir de la *scholastic view*, non pas lire mais raviver en imagination l'utopie d'une écoute. Mesnage souligne que le premier monde sonore du Grec est la mer²⁵. Il rapporte qu'Euripide aurait fait aménager dans la baie de Salamine une grotte dans laquelle il passait ses heures à composer. Et de fait les métaphores maritimes abondent dans ses tragédies. Inépuisable, la mer est un proto laboratoire des sons primitifs, les caps gémissent, la mer se lamente sans fin. Dans une manière de morphologie des (m)ondes sonores qui n'est pas sans rappeler la phénoménologie dynamique de Bachelard²⁶, Mesnage souligne que le système cosmique des sons traverse et s'empare de la vie humaine. L'humain en réponse tente de déchiffrer cette cosmologie sonore et d'y trouver sa place en construisant à son tour des édifices de clameurs, de rumeurs et de cris. Le cri tragique répond et amplifie le cri du monde créant un relief sonore:

Ce relief sonore [...] est en réalité celui de la distance de l'homme à son propre destin: l'homme, dans l'écoute des bruits qui le concernent, saisit un mouvement des choses de soi vers soi, une sorte d'annonce, difficile à déchiffrer, de ce qui l'attend. Les Grecs comprenaient ainsi le sens des sons donnés à l'homme dans la distance. L'écoute des sons devient une manière d'interroger le sort²⁷.

²³ Sur l'aspect musicologique, voir A. Bélis, *Les Musiciens dans l'Antiquité*, Paris 1999.

²⁴ M. Mesnage, *Le cri tragique*, «Bulletin de l'Association Guillaume Budé», 1966/L-H-25, pp. 420-439, ici p. 429.

²⁵ Sur la métaphore de la mer en philosophie, voir M. Makropoulos, *Meer*, in R. Konersman (éd.), *Wörterbuch der philosophischen Metaphern*, Darmstadt 2007, pp. 236-247.

²⁶ G. Bachelard, *L'eau et les rêves: Essai sur l'imagination de la matière*, Paris 1942.

²⁷ M. Mesnage, cit., p. 424.

L'onde sonore tragique se répand dans l'homme et le déborde. Elle provoque comme une dyspnée, un tracas pulmonaire, une permanente pré vocalisation inchoative du cri²⁸. Une lecture matérialiste du cri tragique débouche ainsi sur un pneumatisme qui se joue dans un contact immédiat entre le héros tragique et son public. Là se joue une distance, une perte qui appelle un soulèvement du bruit de la colonne d'air contre les ordres institués de la cité. La perte de lieu, d'orientation, de sens, de l'autre, ou de temps est l'espace négatif du cri. Le cri tragique ainsi compris s'entend dans les termes d'une cosmologie du cri qui ne cessera, par vagues, de revenir habiter les forces qui soulèvent en nous des cris, par exemple chez les poètes et les penseurs romantiques allemands, puis chez les expressionnistes²⁹. Ces forces sont en amont du cri politique, mais ce dernier n'existe pas sans elles. C'est pourquoi, dans la geste des savoirs et des pouvoirs, il faudra commencer par éteindre le feu de cette eau-là. Ici comme jamais, Aristote demeure le maître de ceux qui savent.

4. Cris neutralisés

Aristote est le grand maître de la théorie scientifique. Il invente la grammaire de la traduction de l'ordre du monde dans l'ordre de la page du traité scientifique³⁰. Face au cri d'eau tragique, Aristote apparaît comme un ingénieur en traitement des ponts et des eaux. La pluralité des objets du monde est accueillie dans une prodigieuse architectonique. Aristote construit des canaux, des digues, des conduites. Il draine et raffine les régions du monde dans une encyclopédie des savoirs. Tout est accueilli dans l'hospitalité de la bibliothèque selon une stratégie de neutralisation au feuilletage multiple. Aristote est un éclusier qui structure ses pages grâce au crible du vrai et du vraisemblable, de l'opinion et de la règle, de la nécessité et de l'accident, de la matière et de la forme, de la puissance et de l'acte. La théorie du langage circule en filigrane dans l'ensemble des traités. Elle apparaît comme la salle des cartes qui produit l'encyclopédie, un archipel des savoirs.

Soit le bruitage des paroles dans la cité. Le tourbillon des langages parlés sera classé en lieux distincts, des eaux les moins pures à l'eau transparente de la

²⁸ Cette lecture matérialiste du souffle (*pneuma*) comme bruit de poumons fait écho à la théorie psychanalytique de Ferenczi sur la dyspnée anxieuse. Voir S. Ferenczi, *Thalassa, essai sur la théorie de la génitalité* (1924), traduction J. Dupont et M. Viliker, *Psychanalyse III. Oeuvres complètes 1919-1926*, Paris 1974, p. 277 et pp. 322-323. On en trouve un autre exemple dans l'oeuvre du psychanalyste Pierre Fédida commentée par G. Didi-Huberman, *Gestes d'air et de pierre. Corps, parole, souffle, image*, Paris 2005. Sur le souffle comme «matière de la conscience», voir R. B. Onians, *Les origines de la pensée européenne sur le corps, l'esprit, l'âme, le monde, le temps et le destin* (1951), traduction B. Cassin, A. Debru, et M. Narcy, Paris 1999, pp. 64-108.

²⁹ V. Morisson (éd.), *Le cri dans les arts et la littérature*, Dijon 2017.

³⁰ Mario Vegetti en a fait la démonstration dans *Le couteau et le stylet. Animaux, esclaves, barbares et femmes aux origines de la rationalité occidentale* (1979), traduction F. Gregorio, Paris 2010. Il en a montré la pertinence dans le contexte contemporain de «crise de la raison» dans *Potenza dell'astrazione e sapere dei soggetti*, «Aut Aut», 175-176, pp. 5-18, repris dans M. Vegetti, *Scritti con la mano sinistra*, Pistoia 2007, pp. 21-35.

science, laquelle apparaît à la fois comme point d'arrivée et point de départ de la projection classificatrice. Classons. D'abord les lieux défectifs de la voix animale, des esclaves, des barbares. Puis, les lieux de la *doxa* habités par les femmes, les enfants et les artisans. Puis les lieux du vraisemblable habités par les techniciens spécialisés du langage et des son efficace sociale et politique: orateurs, juges, sophistes, poètes. Enfin, le lieu du lieu du langage, la salle des cartes: les lieux de la parole vraie, habités par les philosophes et les savants. Un premier système d'écluses est ainsi mis en place, qui permet à la fois de séparer et de relier en fonction d'une grammaire dépurative, depuis les sons hors langage jusqu'à la pointe du *logos* vrai. Dans cette première classification le cri n'a plus droit de cité. Il est hors territoire, victime d'une logique concentrique.

Poursuivons, en passant des langages dans la cité à la cité du langage. Autre territoire, même geste. Un deuxième système d'écluses est mis en place, celui de l'analyse de langage lui-même. Les lieux passés au crible seront cette fois internes au discours. Disparition de l'énonciateur et de son contexte social, apparition du lieu de l'analyse linguistique. D'abord, la description des organes produisant la voix: lèvres, dents, bouche, larynx, poumons. Chez l'humain, la voix (*phonê*) est un bruit qui signifie quelque chose (*psophos semantikos*). Le cri humain demeure du côté de la matière et de la puissance. Il attend une forme qui le dégagera de sa gangue pour s'accomplir dans l'acte de la parole signifiante, qui est à la fois la nature et la cause finale de l'humain³¹.

Pour Aristote, le cri est une expression organique qui doit être séparée du pacte logique. Dans la performance du cri, nul besoin d'apprentissage. Il n'y a aucune production au sens où quelque chose de séparé est produit. Selon Aristote, le cri est un prolongement et une extension de la gorge. Il forme une audibilité naturelle de la gorge, réfère à l'action de l'air frappant les cordes vocales. Le cri est *psophos*, bruit, ou encore voix informe (*phonê*). Il n'est pas *logos*, voix signifiante (*phonê semantikê*). La preuve: les lignes que je viens d'écrire ne crient pas et la personne qui les lit non plus. Apparition de la phonologie, et dans le même geste exclusion et impossibilisation d'une *phonê*-logie, laquelle ne peut dès lors que se trouver assignée à un non lieu, une antiscience précisément. La grammaire aristotélicienne est si puissante qu'elle structure encore aujourd'hui le discours sur le cri. Ainsi, dans son *Anthropologie de la voix*, David Le Breton tresse un discours sur le cri qui reprend tous les lieux discursifs aristotéliens³². Les vagues sonores des multitudes qui demandent une chose demeurent hors champ.

La version aristotélicienne neutralise le cri, tout comme elle neutralise l'animal. À l'anatomie du langage correspond l'anatomie de l'animal. De même, dans la *Poétique*, la mise en *logos* de la tragédie fait disparaître le cri d'eau, tout

³¹ Aristote, *Histoire des animaux*, IV, 9; *De la génération des animaux*, V, 7, 786b21; *De l'âme*, II, 8, 420b5-421a6; *De l'interprétation* 1, 16a 18-30; *Topiques* I, 1. A. Cauquelin, *Aristote. Le langage*, Paris 1990. F. Lo Piparo, *Aristotele e il linguaggio. Cosa fa di una lingua una lingua*, Roma-Bari 2003.

³² D. Le Breton, *Eclats de voix. Une anthropologie de la voix*, Paris 2011, pp. 119-125.

comme disparaissent la récitation, l'acteur et le spectacle. Le cri et son écologie est maintenant – et pour longtemps – gelé dans le texte qu'il faut lire et s'en faire une représentation mentale. Le cri n'est plus que l'ombre de la chose (*pragma*) dont il faut rendre compte (*logon didonai*). Florence Dupont a reconstruit le dossier de cette opération de neutralisation aristotélicienne et de ses effets dans l'histoire du théâtre occidental:

La *Poétique* est donc une tentative d'analyse textuelle de la tragédie athénienne qui élabore un système de production/réception sur le modèle écriture/lecture permettant de rendre compte de la totalité du texte de façon autonome – en ignorant la musique – sans faire appel aux contraintes de la performance: les règles du concours et la souveraineté du *kairos*³³.

Les hellénistes, inévitablement aristotéliciens, ont importé dans leurs catégories d'analyse anthropologiques les gestes de la classification d'Aristote. On y lit sans peine la survivance des séparations entre parole et cri, entre le privé (le domestique) et le public (la politique), entre Dionysos (non grec, sauvage et apolitique) et Apollon (grec, civilisé et politique). Le cri est souvent vu comme une archaïsme prépolitique³⁴. De la même manière, la logique à l'oeuvre dans la tragédie vise à se débarrasser des émotions (opération *katharsis*) ou à la canaliser pour les contrôler. Le cri tragique est réduit, lu à partir de la voix politique. En d'autres termes, il s'agit toujours d'une lecture subalternante du cri d'eau. Seule Nicole Loraux, dans son beau livre *La voix endeuillée*, a tenté de renverser la polarité – ou à tout le moins de la symétriser, en rétablissant le primat du conflit contre l'eau lisse de l'union et de l'homogène dans la cité réglée par le *logos*, et en donnant une voix politique au cri politique des femmes qui ne peut être qu'une voix «antipolitique»:

À ce point de ma démonstration, je pourrais – je devrais peut-être – dresser la liste de tout ce qui, dans le genre tragique, bien que côtoyant le politique, devrait pourtant recevoir le titre générique d'*anti-politique* – cet anti-politique dont je dirai seulement qu'il peut désigner l'autre de la politique, mais aussi une politique autre, qui ne serait plus fondé sur le consensus et le vivre-ensemble, mais sur ce que j'appelle le 'lien de la division'³⁵.

Nicole Loraux offre un très bel exemple de relief sonore avec son analyse sémantique *et* phonologique de l'adverbe grec *aei* (toujours) qu'elle rapproche de l'interjection *aiâi*. Les eaux sonores de l'adverbe et de l'interjection se mêlent pour exprimer sans la médiation de la langue articulée une douleur comme flot transgressif des ordres humains, la plainte des femmes, politisée en résistance contre l'emprise du politique. Ici le cri politique apparaît comme un autre ou un

³³ F. Dupont, *Aristote ou le vampire du théâtre occidental*, Paris 2007, p. 35.

³⁴ C'est la thèse de Louis Gernet dans un article célèbre. Voir L. Gernet, *You-you, en marge d'Hérodote*, in L. Gernet, *Les Grecs sans miracle*, textes réunis et présentés par R. Di Donato, Paris 1983, pp. 247-257.

³⁵ N. Loraux, *La voix endeuillée*, Paris 1999, pp. 40-41.

dehors du *logos* et, de manière à la fois indéterminée et surdéterminée, comme un *logos* autre: «Car l'intérêt pour *aiâi* ouvre à un monde où il n'est d'autre sens que le son lui-même». ³⁶ Le cri tragique est une eau sonore du dehors (dans les termes de Mesnage 'une phonologie du Destin') qui soulève les gorges et passe de personnage en personnage:

De l'interjection 'aiâi', je ferais donc volontiers un indicateur du tragique, parce qu'elle suit les *méandres* et marque réellement les étapes de l'action, parce que, à chaque *tournant* dans une tragédie, elle se déplace, changeant de locuteur au fur et à mesure que le tragique atteint d'autres personnages. Ainsi, dans l'"Electre" de Sophocle, Clytemnestre mourante reprendra la plainte qu'Electre n'a plus aucune raison de pousser. Ainsi dans "Hippolyte", *tout en transitant çà et là* par le choeur, 'aiâi' va de Phèdre à Thésée [...]. ³⁷

Dans la tragédie, le cri est une eau qui transgresse le flot réglé des ordres humains. C'est un cri de plainte qui ouvre les ordres humains du temps et du langage et qui les met à la question, les dépolitise pour les *hyperpolitiser*. Le cri tragique est un cri politique qui doit s'entendre comme une vocalisation qui s'autoamplifie, se soulève en sa puissance, soulève et transgresse les ordres humains et l'ordre du monde pour faire fondre les eaux glacées des ordres dominants ³⁸.

Aristote demeure le maître de ceux qui savent. Qui savent comment taire le cri politique. Notre grammaire culturelle crie sourdement que pour faire science, l'humain doit se couper du cri. Se dresser à taire son cri. On ne crie pas quand on fait de la science, quand on fabrique du savoir. On ne crie pas quand on pense. On ne crie pas quand on parle. Quand on parle le langage de la théorie, il faut parler comme un livre ³⁹. Partout opère le schème de la séparation qui exclut les mondes du cri crié, parlé ou chanté et de leurs infinies variations. Le scientifique, dernier avatar occidental du prêtre du savoir intensifie cette impossibilité. Il se débarrasse de son cri qu'il relègue aux subalternes filtrés par l'anthropologie majoritaire. Il met une blouse blanche et se rêve en ange d'un savoir silencieux qui se dépose dans les inscriptions du laboratoire et de la bibliothèque. Plus d'éjaculation phonique. Immaculée conception ⁴⁰. Le cri a disparu en même temps que disparaît le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. Silence de bibliothèque. Règne du *lector* et de la disposition scolastique (*scolastic view*) ⁴¹.

³⁶ Ivi, p. 63. Je souligne.

³⁷ N. Loraux, *La voix endeuillée*, cit., p. 62. Je souligne.

³⁸ On peut jeter un rapide aperçu de la lecture des lamentations dans le judaïsme faite par Gershom Scholem: «C'est l'anarchie la plus authentique qui se fait jour ici et qui, dans l'impression que produit la lamentation, ressort le plus nettement dans la totale incapacité de toutes les autres choses de répondre avec leur langage à la lamentation. Il n'y a pas de réponse à la lamentation». G. Scholem, *Sur Jonas, la lamentation et le judaïsme*, traduction M. de Launay, Paris 2007, p. 59, cité in G. Didi-Huberman, *Ninfa dolorosa. Essai sur la mémoire d'un geste*, Paris 2019, p. 263. Sujet immense que je ne fais qu'effleurer d'une citation murmurante.

³⁹ F. Waquet, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris 2003.

⁴⁰ E. Potter, *Gender and Boyle's Law of Gases*, Bloomington 2001.

⁴¹ P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris 1997, pp. 21-43.

Mais si le cri est une eau de puissance propre à l'humain respirant-parlant, on ne peut le faire disparaître. Le continent des cris est peut-être chassé des bibliothèques et des académies, mais il coule ailleurs sur le corps de la société. Qu'à cela ne tienne. Si les savants savent se taire pour faire parler la raison, ils feront taire les autres humains. Le cri politique se doit d'être tu. Si le scientifique a appris à jouer le rôle du témoin modeste et silencieux de la vérité du monde, la plupart des humains ne sont pas des scientifiques⁴². C'est une vieille histoire, celle de l'opposition sociologique entre les 'peu nombreux' et les 'nombreux'. Celle de l'opposition épistémologique, de mémoire platonicienne, entre la science et l'opinion, entre ceux qui savent en s'autorisant du pouvoir que leur confère leur savoir et ceux qui savent en fréquentant leurs vies ordinaires. On oublie souvent que cette distribution entre raison et force est elle-même la résultante d'un coup de force magistral⁴³. Le *logos* dominant du cri tu s'attache à faire taire les cris de la multitude qui demande une chose, n'en laissant qu'une audibilité restreinte: la voix confuses et les sons indistincts. En un seul geste, fondé sur un rapport de force brute, et une triple opération: disqualifier le cri, déclasser la personne qui crie et animaliser la multitude criante. Règne de l'Etat moderne.

5. Cris dominés

Le cri est tu par le pacte logique, depuis longtemps. C'est l'acte de naissance même de la théorie aristotélicienne: elle expulse le cri et la prière hors de son périmètre de pertinence⁴⁴. Cette exclusion qui va aussi s'étendre hors du champ de la théorie, dans le monde social pour envahir et coloniser notre grammaire culturelle. C'est la thèse du sociologue Norbert Elias, dont l'oeuvre montre le rapport entre la formation progressive de l'Etat et l'art de parler à voix basse, à l'ombre de l'autorité légitime. En d'autres termes le contrôle des pulsions, sous la forme de l'incitation à l'autocontrainte constitue le coeur de la socialisation de l'individu dans un cadre plus large qu'Elias nomme processus de civilisation. Le cri est tu, rengorgé au nom de la curialisation de l'économie psychique. Elias montre que la rationalisation désigne avant tout le lien entre la capacité des

⁴² D. Haraway, *Modest_Witness@Second_Millennium. FemaleMan©_ Meets_OncoMouse™*, New York/Londres 1997, pp. 29-39.

⁴³ Pour une relecture contemporaine du conflit entre Socrate et Calliclès dans le *Gorgias* de Platon, voir B. Latour, *Socrates' and Callicles' Settlement – or the Invention of the Impossible Body Politic*, «Configurations» 1997, 2, pp. 189-240. Repris in B. Latour, *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris 2007, pp. 229-250.

⁴⁴ Le cri chrétien bouleverse la grammaire aristotélicienne. Augustin rompt les écluses d'Aristote. Le cri est partout: Dieu et la nature crient vers l'humain, l'humain crie vers Dieu et vers l'humain. Davantage même, le cri s'articule à la prière *et* au langage articulé. Le cri est toujours signifiant pour Augustin, mais cette signification est toute inscrite dans le cercle de la conversion et de la foi. Il n'y a pas de place pour le cri politique: *tace et clama* – crie, mais en silence, et tout seul. J.-L. Chrétien, *Saint Augustin et les actes de parole*, Paris 2002, pp. 161-172. Au final, le cri chrétien est une autre version de cri tu: le cri du coeur.

réactions affectives immédiates et le traitement des données à long terme. Le cri est tu dans la science. Il est désormais tu dans la cité:

C'est un mécanisme psychique très simple qui provoque la transformation historique de la vie affective: des manifestations pulsionnelles ou des plaisirs considérés comme indésirables par la société sont assortis de menaces ou de châtiments qui les investissent de sensation de déplaisir ou à prédominance de déplaisir [...] Il y a interdépendance étroite entre structures sociales et structures émotionnelles. C'est la structure de la société qui postule et cultive une certaine forme ou expression affective⁴⁵.

On assiste alors à un passage des cris multiples, pluriels, disséminés dans les espaces sociaux et produits disparatement à une monopolisation par la violence légitime⁴⁶. Ce n'est pas une interdépendance mais une domination asymétrique exercée par le pouvoir. Dans la version du grand récit de la civilisation d'Elias, le cri social est le perdant dans la lutte pour le pouvoir, une résultante de la concurrence des individus et des groupes pour l'exercice du pouvoir. Ne demeure que le cri du pouvoir, interpellatif et assujettissant. C'est en s'appuyant sur l'anthropologie pessimiste de Hobbes qu'Elias fait taire les cris et naître le processus de civilisation. Vaincre les cris pour instaurer le silence du pouvoir⁴⁷. La distance entre le Moi et ses affects est fixée dans le combat pour la concurrence. L'ordre du silence naît de la concurrence. Dans les termes de Gérard Raullet, le pouvoir selon Elias est:

Une donnée structurelle de toutes les interdépendances, peu importe qu'elles aient été créées intentionnellement ou qu'elles soient nées sans qu'on le veuille. La 'civilisation', globalement résulte de ces interdépendances, d'une dynamique dans laquelle la concurrence est surmontée (avant d'être relancée) par des processus de monopolisation⁴⁸.

Depuis Thomas Hobbes, la philosophie politique moderne a élaboré la grammaire d'une politique du cri, dans laquelle Elias s'inscrit pleinement. Le montage est pervers: une alliance angoissante du cri comme excès *et* comme défaut. Ainsi Hobbes postule-t-il un délire obsidional, la peur de la mort violente (*metus mortis violentae*) à l'origine du contrat qui enlève cri et voix au

⁴⁵ N. Elias, *La civilisation des moeurs*, traduction P. Kamnitzer, Paris 1973 pp. 296 et 292.

⁴⁶ Les historiens contribuent à rendre visibles et lisibles les cris avant l'Etat moderne, au temps de l'oralité mixte médiévale. D. Lett et N. Offenstadt (éds.), *Haro! Noël! Oyez! Pratiques du cri au Moyen Âge*, Paris 2003. D. Alexandre-Bidon, À cor et à cri. La communication marchande dans la ville médiévale, «Communications», 2012, 1, pp. 17-34. Le fondement philosophico-grammatical de ces études demeure toutefois aristotélicien, par la médiation de l'*Ars Grammatica* de Donat qui sépare voix articulée et voix inarticulée.

⁴⁷ N. Elias, *Studien über die Deutschen*, Frankfurt/M. 1992, p. 149.

⁴⁸ G. Raullet, Pouvoir et Progrès. Norbert Elias, 'un marginal établi?', «Centre Interlangues 'Texte Image Langage' (EA 4182)», Université de Bourgogne, non paginé, 2009. Texte disponible en ligne à l'adresse <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00392037> (consulté le 2 avril 2019).

sujet du souverain⁴⁹. Chez Elias, cette peur devient peur de perdre le pouvoir et alimente un fonctionnalisme de la guerre de tous contre tous sous la forme machiavellienne d'une concurrence généralisée pour prendre ou conserver le pouvoir⁵⁰. Du politique au psychologique, même grammaire. Ainsi, chez Canetti, c'est la phobie du contact avec l'inconnu qui est le ressort anthropologique fondamental d'une grammaire de la distance («Toutes les distances que les hommes ont créées autour d'eux sont dictées par cette phobie du contact»). Mais la phobie est un fantasme que la distance intensifie, tout en donnant la vaine illusion de la maîtriser. Ne reste alors que la grammaire de la fusion. Pour Canetti, «c'est dans la masse seulement que l'homme peut être libéré de cette phobie»⁵¹. Bref, encore et toujours, les eaux tristes et glauques de l'anthropologie pessimiste issue de la grande lignée des 'Tristes anthropologiques' qui va de Thucydide à Milton Friedman⁵². Rengorger le cri politique avec une stratégie de la peur. Nous sommes encore dans ces eaux-là.

Conçu comme émotion prépolitique (un état de nature vocal, pour ainsi dire) le cri relève d'une conception naturaliste des théories biologiques: il existerait une affectivité préexistante que le pouvoir doit drainer et dresser. Dès lors, l'Etat moderne devient un appareil de captation et de neutralisation du continent des cris politiques. L'Etat capte la multitude qui demande une chose et engloutit les cris dans l'administration biopolitique de la vie. À nouveau, une séparation entre *logos* et *aiat*: l'Etat moderne, la «civilisation»? Ne reste que le cri du pouvoir. Pour Elias, les multitudes ne doivent pas crier pour demander une chose. Lui non plus, sauf en rêve. Dans *Norbert Elias par lui-même*, Elias raconte qu'il fait régulièrement le même rêve:

Je parle au téléphone et la voix à l'autre bout du fil me dit: 'Pouvez-vous parler un peu plus fort, je ne vous entends pas'. Je me mets alors à crier, et alors la voix répète constamment: 'Veuillez parler plus fort, je ne vous entends pas'⁵³.

Dans un texte célèbre, Louis Althusser imagine un petit théâtre théorique pour avancer une thèse: être sujet c'est être interpellé en tant que tel⁵⁴. Ce texte

⁴⁹ Th. Hobbes, *Léviathan XIII*, traduction F. Tricaud, Paris 1983, p. 124. M. Foucault, *Il faut défendre la société*, Paris 1997, p. 95.

⁵⁰ N. Elias, *La dynamique de l'Occident*, cit., p. 314: «C'est la peur de perdre son prestige distinctif, hérité et héréditaire, qui a façonné jusqu'à notre époque, dans une très large mesure, le code du comportement».

⁵¹ E. Canetti, *Masse et puissance*, traduction R. Rovini, Paris 1966, pp. 11-12.

⁵² Hobbes a donné en 1629 la première traduction anglaise de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide. Sur Milton Friedman, voir N. Klein, *La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre*, traduction L. Saint Martin et P. Gagné, Arles 2008, pp. 19-26. Aujourd'hui, l'alliance entre la théorie d'Elias et l'idéologie néo-libérale est évidente. Bref, la 'Civilisation' comme autorité minérale, statue du Grand Commandeur et politique de la peur tous azimuts. Serge Quadrupani a dressé une liste de ces peurs dans *Politique de la peur*, Paris 2011, pp. 77-123. Et Marshall Sahlins démontre que l'on peut se passer de cette anthropologie égoïste et pessimiste. M. Sahlins, *La nature humaine, une illusion occidentale*, traduction O. Renaut, Paris 2009.

⁵³ *Norbert Elias par lui-même*, traduction J.-C. Capèle, Paris 1991, p. 93.

⁵⁴ L. Althusser, *Idéologie et appareils idéologiques d'Etat*, in *Positions*, Paris 1976, pp. 67-125.

est à l'origine d'un flot innombrable de commentaires. Mais on néglige souvent le fait que l'interpellation policière «Hé, Vous, là-bas!», qu'Althusser nomme «appel sonore» est en vérité un cri, ou plus précisément une séquence de trois cris. Ce sont des cris qui gèlent sur place le destinataire (l'anglais utilise précisément le verbe *freeze* pour nommer cet arrêt) et par là même le constitue en sujet assujéti au pouvoir interpellant. C'est le cri du pouvoir qui gèle les mouvements et les voix. Pour Althusser, c'est l'idéologie qui interpelle, à travers la gorge du policier. Je dirai ici simplement que c'est l'eau du pouvoir, glacée et glaçante⁵⁵.

Si l'on suit la vision d'Elias (qui n'est précisément pas, et c'est là son défaut majeur, une 'version' au sens de Despret)⁵⁶, alors le dégel du cri politique ne peut passer que par une *désaffection* du bloc de la peur du pouvoir qui assiège nos consciences et nos affects politiques, et par la recherche de puissances contre-interpellatives⁵⁷. Un cri en retour, transgressif, de puissance contre le cri du pouvoir. Là aussi le cri politique nomme l'utopie d'une intensification de la susceptibilité à pousser un cri.

Sur la scène du théâtre théorique d'Althusser, le destinataire du cri est seul face à l'autorité et au cri du pouvoir. Isolé. Comme si la bibliothèque avait envahi la rue, avec ses lecteurs seuls face à leur texte. Pas de multitude qui demande une chose. Seul face au texte, seul face à l'autorité de l'Etat, le sujet criant est vulnérable. Si son cri n'est pas arraisonnable par le savoir ni par le pouvoir, alors il sera soigné par la clinique.

6. Cris thérapeutisés

Aristote, Elias et Althusser nous disent que le cri politique est tu, mis sous cloche par le style de la grande rationalité anonyme et par la monopolisation de la violence légitime. Mais le continent des cris résiste. L'eau du cri sans cesse pousse à s'élever, à clamer un *claim*. C'est un combat engagé depuis longtemps. Comment le taire encore davantage? C'est la tâche de la culture thérapeutique qui produit un discours incitatif qui sollicite, capte et bâillonne le cri. Si la philosophie dissèque les émotions, et si le membre de la société apprend très tôt à taire son cri face au pouvoir de l'autorité⁵⁸, c'est dans la psychologisation de la société que le cri trouve son sens et sa place. Le cri ici aussi est tu, relégué à un

⁵⁵ Pour un développement de ce «petit théâtre», voir J.-J. Lecercle, *De l'interpellation. Sujet, langue, idéologie*, Paris 2019.

⁵⁶ La différence entre 'vision' et 'version' (voir la note 4) apparaît clairement dans la critique que Jack Goody fait des remarques rédigées par Elias lors de son séjour au Ghana. Cf. J. Goody, *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, traduction F. Durand-Bogaert, Paris 2010, pp. 121-128.

⁵⁷ Sur les conditions linguistiques du cri en retour, contre-interpellatif, voir J.-J. Lecercle, cit., pp. 279-289.

⁵⁸ Dans la conclusion de son livre sur le processus de la civilisation, Elias a le mérite d'être clair: seule la peur causée par les violences physiques, les restrictions et les frustrations a le pouvoir de modeler l'âme de l'enfant et celle de l'adolescent. Voir N. Elias, *La dynamique de l'Occident*, Paris 1975, p. 312.

symptôme qu'il faut traiter, ou plutôt faire traiter en consultant un thérapeute. Si tu ne peux pas, malgré tout, faire taire ton cri, la culture thérapeutique s'en chargera.

Mais aujourd'hui tu n'as plus besoin d'aller consulter. La consultation vient à toi. La pratique des cellules psychologiques vient de la médecine de guerre. Nous sommes encore dans les eaux guerrières de la lignée Thucydide-Hobbes. Pris dans les cloaques des eaux tristes, les soldats névrosés ont servi de banc d'essai de la culture thérapeutique. De nos jours, les cellules psychologiques ont proliféré sur le corps de la société. Dès qu'un nouage se fait entre un groupe de personnes et un événement traumatique (accident, attentat, catastrophe naturelle) l'Etat dépêche ses cellules d'urgence médico-psychologiques. Oui il s'agit de traiter et de soigner – mais surtout: il s'agit de calmer les eaux, d'éviter les perturbations dans le bon fonctionnement de la vie sous contrôle. L'ordre public doit régner au plus vite.

Le sujet du cri est maintenant d'emblée une victime régie par une dictature politique et médiatique de l'émotion. Dans son analyse de la stratégie contemporaine de l'émotion, Anne-Cécile Robert commence elle aussi avec l'eau. L'eau qui fait retour est cette fois frémissante:

Il en est de la démocratie comme des grenouilles. Une grenouille jetée dans une bassine d'eau bouillante s'en extrait d'un bond; la même, placée dans un bain d'eau froide sous lequel le feu couve, se laisse cuire insensiblement⁵⁹.

Les combustibles qui alimentent ce feu doux sont bien connus: dédémocratisation dans le cadre de la lutte contre le terrorisme⁶⁰, politique de la peur⁶¹, dictature des marchés⁶², explosion des inégalités⁶³.

Si ton cri est individualisable et pathologisable, la culture thérapeutique t'ouvre ses bras pour te mater. Si ton cri est critique, collectif, non contrôlable – je veux dire: si ton cri est politique, alors il est réprimé. La cellule psychologique devient une cellule d'intervention armée, au nom du monopole de la violence légitime.

L'impératif thérapeutique (qui aujourd'hui tend de plus en plus à devenir préventif plutôt que réactif) qui nous a colonisé ne promeut pas tant l'autoréalisation et un perfectionnisme moral – c'est là son idéologie. Mais il promeut l'autolimitation. La culture thérapeutique te dit: tu es faible, fragile, vulnérable. Tu as le droit de crier, mais seulement si tu me laisses gouverner et soigner le cri de ta subjectivité. Le cri est accueilli pour être tu. Géré par les professionnels de la profession thérapeutique le cri est dépolitisé d'emblée puisqu'il est individualisé pour être thérapeutisé. Cette fois ce n'est plus la

⁵⁹ A.-C. Robert, *La stratégie de l'émotion*, Montréal 2018.

⁶⁰ W. Brown, *Les habits neufs de la politique mondiale. Néo-libéralisme et néo-conservatisme*, traduction Ch. Vivier, Paris 2007.

⁶¹ S. Quadruppani, *La politique de la peur*, cit.

⁶² B. Cassen (éd.), *Attac. Contre la dictature des marchés*, Paris 1999.

⁶³ F. Alvaro et al., *Rapport sur les inégalités mondiales 2018*, Paris 2017.

bibliothèque qui descend dans la rue, mais c'est l'hôpital. L'espace public devient espace clinique. Place est faite pour une application tous azimuts d'une stratégie de l'émotion: «La gestion lacrymale de la société dépolitise et anesthésie les citoyens. L'une des fonctions de la stratégie de l'émotion est ainsi de neutraliser l'esprit de révolte et toute subversion potentielle»⁶⁴. Logique de l'extraction. Je t'arrache ton cri politique avant même que tu ne songes à prendre avec d'autres la vague qui monte en toi. Le cri politique est un geste gelé par cuisson lente. Le gel passe par mille stratégies ambivalentes, perverses qui produisent des figures du cri tu, réduit, capté, mis en veilleuse, polissé.

Nouons ces trois vignettes généalogiques du cri neutralisé, dominé et thérapeutisé: les cris politiques sont captés par les savoirs, dominés par les pouvoirs et soignés par la clinique. Dans la langue de l'empire: les cris politiques sont tus par la triade *Big Master, Big Brother, Big Mother*. Comment dès lors faire entendre le bruit et les fracas sonores de la colonne d'air? Comment susciter la multitude qui demande une chose? Servitude volontaire. Il semble que l'alliance du Maître, du Frère et de la Mère nous aient mis un boeuf sur la langue⁶⁵.

7. Le dégel des cris politiques

Imaginons une contre stratégie, presque une fable, qui consisterait à initier une stratégie de dégel du continent des cris politiques. Ce serait comme une petite révolution copernicienne. Au lieu de neutraliser les cris, essayons d'abord d'isoler les cris de révolte et d'insurrection pour les entendre. Entre 1661 et 1789, Jean Nicolas a compté 8528 soulèvements, comme autant de vagues qui sont venues se briser sur les murs de l'Ancien Régime, avant de le briser à leur tour⁶⁶. Nous pouvons désormais circuler dans le continent des cris politiques mis en série dans l'*International Encyclopaedia of Revolution and Protest*⁶⁷. Certes ce ne sont là que des mémoires des cris, mais leur récolte rend disponible une susceptibilité à en hériter, à les poursuivre, à les entendre au fond de la gorge. Façon d'hériter de la mémoire de ces expériences de cris politiques.

Les cris politiques apparaissent dès lors comme des blocs de sensation sonore qui se rassemblent dans une manifestation du cri. Ce rassemblement des cris et soulèvements pourrait préparer les conditions d'un dégel. Leur redonner parole et droit de cité dans notre histoire. Oui, pourquoi ne pas commencer par une assemblée des cris isolés, communs, expressifs, affectants. Ce serait là un premier pas pour rompre la réduction du cri. Un premier pas vers un dégel du cri

⁶⁴ A.-C. Robert, *La stratégie de l'émotion*, cit., p. 165.

⁶⁵ Eschyle, *Agamemnon*, v. 36.

⁶⁶ J. Nicolas, *La rébellion française. Mouvements populaires et conscience sociale, 1661-1789*, Paris 2002.

⁶⁷ I. Ness (éd.), *The International Encyclopaedia of Revolution and Protest, 1500 to the Present*, Oxford 2009. H. Neveux, *Les Révoltes paysannes en Europe (XIV^e-XVII^e siècle)*, Paris 1997. Voir aussi Y. Citton, *Soulèvements de l'intelligence?*, in *Multitudes. Numéro spécial Soulèvements* 50, 2012/3, pp. 16-23.

politique. On s'aperçoit alors que le continent du cri est en vérité une banquise. C'est cette extraordinaire image que nous propose Rabelais dans le *Quart Livre*. Pantagruel et ses compagnons sont en haute mer, à la limite de la mer de glace. Et voici qu'ils entendent le peuple des cris en dégel:

Ici est le confin de la mer glaciale, sur laquelle fut, au commencement de l'hiver passé, grosse et cruelle bataille. Lors gelèrent en l'air les paroles et les cris, les chocs des armures, les hennissements des chevaux et autres vacarmes de combat. À cette heure, la rigueur de l'hiver passée, le temps chaud revenu, elles fondent et sont entendues. – Tenez, dit Pantagruel, regardez celles-ce qui ne sont pas dégelées. Il nous jeta alors à pleines mains des paroles gelées et qui, semblaient des dragées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots de gueule, des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés, lesquels, quelque peu échauffés entre nos mains, fondaient comme neige, et nous les entendions réellement: mais c'était langage barbare. [...] On y vit des paroles piquantes, des paroles sanglantes proférées par une gorge coupée, des paroles horribles et autres déplaisantes à voir. D'autres en dégelant rendaient des sons comme tambours, clairons ou trompettes. Nous entendîmes moult miaulements qui étaient comme langage humain. Croyez que ça nous a beaucoup amusés. Je voulais mettre en réserve quelques mots de gueule dans de l'huile, comme l'on garde la neige et la glace, mais Pantagruel ne le voulut pas, disant être folie de faire réserve de ce que jamais on ne manque et que *tous les jours on a en main*, comme sont les mots de gueule entre tous les bons et joyeux Pantagruélistes⁶⁸.

Cette très belle image de Rabelais est riche d'enseignement. Faire l'histoire des cris politiques revient à leur donner visibilité et lisibilité. C'est un premier dégel, mais il demeure textuel. En fondant, les cris de Pantagruel s'écoulent entre les doigts et se dispersent en petites flaques inoffensives. Nous sommes loin encore de l'*anarcri*. Mais nous en mesurons peut-être mieux la distance qui nous sépare de ce lieu utopique. Nous apercevons les versions produites par un partage du vocal, qui exclut le cri, le crieur et les cris des multitudes. Le cri politique est toujours rejeté dans un état de nature vocal, le crieur capté par le laboratoire, la bibliothèque, l'hôpital ou la prison, et les multitudes sont toujours de l'autre côté du *logos*, dangereuses, sauvage et irrationnelles⁶⁹. Elles demandent une chose, mais c'est d'emblée la demande qui est irrecevable. Dégeler le cri implique d'abord de dégelé le cri saisi par la grammaire culturelle. Notre résultat est maigre, mais précieux : Le cri politique n'est pas qu'une parole inarticulée. C'est une aussi parole préarticulée inchoative qui demande une chose, une quasi parole apparaissante-disparaissante le plus souvent, mais qui insiste toujours, comme une vague qui vient battre et rebattre le pouvoir minéral, qui circule et transite de méandres en courants et finit par soulever des forces inouïes.

⁶⁸ F. Rabelais, *Quart Livre*, Genève 1967, p. 53 sq. Je souligne.

⁶⁹ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, traduction J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris 2010. E. Canetti, *Masse et puissance*, traduction R. Rovini, Paris 1988. Sur les masses chez Freud et Canetti, voir G. Didi-Huberman, *Désirer désobéir. Ce qui nous soulève 1*, Paris 2019, pp. 65-72.

8. Coda

Dans *Philosophie infinitive*, Emmanuel Fournier s'attache à maximaliser l'usage de l'infinifitif: «Dans le passage à l'infinifitif, ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement de se débarrasser de freins et de limites reçus de la grammaire et d'habitudes de penser, mais de libérer des possibilités de penser inconnues en allégeant nos bagages»⁷⁰. Dont acte.

Sortir le cri de son enclos d'état de nature vocal. Ouvrir et collectiviser le cri politique, un cri d'horreur, de rage, d'injustice, de colère ou de rejet. Intensifier la puissance destituante du cri, contrer la criminalisation et la médicalisation du cri de révolte qui évacuent la possibilité du cri qui dit non⁷¹. Se soulever contre les situations insoutenables à la fois écologiques, psychiques, éthiques, politiques et médiatiques qui tuent les cris politiques⁷². Décoloniser l'imaginaire apolitique de la performance du cri. Imaginer le cri comme une opération de multiplication du réel. Imaginer le cri comme une action vocale directe ou un geste vocal direct et faire résonner les multiplicités utopiques des mondes. Imaginer une action vocale directe sans couper les subjectivités criantes de ce qu'elles peuvent. Imaginer le cri politique comme une technique du corps qui supposerait un apprentissage (ou plutôt un contre apprentissage) pour s'ouvrir aux infinies variantes entre *logos* et *aiat*, entre excès et défaut d'articulation pour y trouver les cris politiques de joie. Inciter une vocifération antipolitique, au sens de Nicole Loraux.

Les zombies ne crient pas. Mais les humains peuvent crier. Nous n'avons pas encore épuisé, loin s'en faut, les possibles de ce pouvoir des cris politiques qui est d'abord la puissance d'un désir, l'effet retour d'une perte, d'une plainte. C'est une tâche inouïe. Mais aussi, peut-être, la vraie condition de possibilité pour ensuite reconquérir les mots, après un lavage de cri politique. Pour reconquérir nos mots et nos phrases, nous devons d'abord reconquérir nos cris politiques, ferments d'égalité vocale radicale. Mobiliser nos cris de puissance contre le cri du pouvoir. Apprendre les joies et les gestes de la contre-interpellation. Ouvrir l'espace négatif contourné par l'expression paradoxale d'une politique du cri – Crier sans crier tout en criant. C'est dans ce lieu utopique que se loge, peut-être, une phonologie inouïe de nos destins politiques. Le territoire en est encore inconnu, sa carte fragmentée, mais son titre est lisible en filigrane: *Anarcri*.

9. Envoi

Je laisse ma voix tue à une voix, entre *aiat* et *logos*, de la poésie contemporaine,
Florence Pizzottu:

⁷⁰ E. Fournier, *Philosophie infinitive*, Paris 2018, p. 8.

⁷¹ J. Holloway, *Changer le monde sans prendre le pouvoir. Le sens de la révolution aujourd'hui*, traduction S. Bosserelle, Paris/Montréal 2008, pp. 13-26.

⁷² Y. Citton, *Renverser l'insoutenable*, Paris 2012. Sur la voracité de l'empire du visuel, voir M. J. Mondzain, *L'image peut-elle tuer?*, Paris 2015.

Les détracteurs ne sont pas les détraqueurs, écoutez, êtes-vous surpris, je vous le dis posément, je ne crie pas, je parle, je *vous* parle, tant que c'est encore possible, de lancer la pensée, toutes voix dehors, de s'adresser à vous, à tu, à you, publiquement, de partager, de rassembler, de vous interpellé, tu ou vous, tout à trac, ne croyez pas que je ne l'ai pas mûrement pourtant, je l'ai, tout à fait mûrement réfléchi, avant de m'adresser à vous ainsi, à nous, de dire abruptement et néanmoins posément, à tu ou vous, regardez, regardons, ça traque, ça fout le camp, au sens propre, pas de fuite, sauf des capitaux s'entend, des murs, des camps, ça fout des camps partout, ça les exporte même, les murs, les camps, ça traque [...].⁷³

Francesco Gregorio, Institut des humanités en médecine
Université de Lausanne
✉ aerogramme.gregorio@gmail.com

⁷³ F. Pazzottu, *Frères Numains (Discours aux classes intermédiaires)*, s.l. 2015, pp. 3-4.